

LA FOI DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

I. DOUTE ET FOI

LA SITUATION DE L'HOMME DEVANT LE PROBLÈME DE DIEU

Quiconque aborde de nos jours le problème de la foi devant des auditeurs peu ou pas familiarisés, de par leur profession ou le milieu ambiant, avec le langage et la pensée de l'Église, ressentira bien vite la singularité, voire l'étrangeté de son entreprise. Rapidement il aura l'impression de se trouver dans une situation comparable à celle admirablement décrite par Kierkegaard dans son célèbre apologue, et récemment reprise par Harvey Cox dans *La Cité séculière*¹: celle du clown criant « au feu ! ». L'histoire se passe au Danemark; le feu s'était brusquement déclaré dans un cirque ambulante. Aussitôt le directeur envoya le clown, déjà costumé pour le spectacle, au village voisin, où le feu menaçait de se communiquer également à travers les chaumes. Le clown se rendit en hâte au village pour appeler les gens au secours du cirque en détresse. Mais les villageois, accourus aux cris du clown, crurent à un stratagème habile pour les attirer au spectacle et se mirent à l'applaudir en riant jusqu'aux larmes. Le clown avait plutôt envie de pleurer. Il s'efforça en vain de les conjurer et de leur démontrer qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, mais que le cirque était bel et bien la proie des flammes. Plus il insistait, plus on riait, plus on trouvait son jeu excellent. Quand finalement le feu eut gagné le village, il était trop tard pour intervenir. Tous deux, cirque et village, furent pareillement ravagés.

Cox se sert de cet apologue pour illustrer la situation du théologien moderne; le clown, impuissant à se faire comprendre, en serait le symbole. Affublé de ses habits du Moyen Age ou de toute autre époque écoulée, il n'est pas pris au sérieux. Quoi qu'il dise, son rôle le classe et le catalogue immédiatement. Quelque air qu'il prenne ou quelque effort qu'il fasse pour exposer le sérieux de la situation, il sera toujours regardé comme un clown. D'avance on connaît son boniment et l'on sait qu'il donne une représentation sans rapport avec le réel. Aussi peut-on l'écouter tranquillement, sans se laisser troubler par ses propos. C'est là une image assez fidèle de la triste réalité dans laquelle se trouve aujourd'hui le théologien qui veut enseigner; elle donne une idée de l'im-

possibilité de briser les routines et de montrer que la théologie est une affaire éminemment sérieuse qui intéresse la vie humaine.

Mais à y regarder de plus près, il faut reconnaître que cet apologue - en dépit de son riche contenu de vérité et de matière à réflexion - simplifie trop les choses. Car tout se passe, comme si le clown, c'est-à-dire le théologien, possédait toute la vérité et en apportait un message lumineux. Les villageois au contraire, chez lesquels il se rend, c'est-à-dire les gens qui n'ont pas la foi, seraient plongés dans une ignorance totale, dont il faudrait les sortir en les instruisant. Que le clown change donc de costume, enlève ses fards et tout sera bien. La chose, en réalité, est-elle aussi simple ? Suffirait-il vraiment de réaliser *l'aggiornamento*, d'enlever le maquillage, de laïciser le langage et de professer un christianisme sans religion, pour résoudre le problème ? Ce changement de costume spirituel fera-t-il accourir joyeusement les hommes à l'appel, pour conjurer le feu dont ils seraient menacés d'après le théologien ? Un tel espoir paraît plutôt naïf, à la vue de cette théologie démaquillée, habillée à la moderne, telle qu'elle s'affiche aujourd'hui en beaucoup d'endroits. Sans doute, celui qui cherche à parler foi, à des gens conditionnés par la vie et la mentalité modernes, peut effectivement se faire l'effet d'un clown ou plutôt d'un être sorti d'un antique sarcophage, et qui serait venu avec son costume et son langage anachroniques au milieu du monde moderne, incapable de le comprendre et d'être compris par lui. Cependant s'il a assez de sens critique, il remarquera que la difficulté ne se limite pas à une simple question de forme ou de crise vestimentaire. S'il va au fond des choses, cette entreprise étrange devant les hommes de notre temps lui fera connaître non seulement la difficulté de se faire comprendre, mais lui révélera en même temps l'insécurité de sa propre foi, la puissance de l'incroyance qui se met au travers de sa propre volonté de croire. S'il veut sincèrement rendre compte de la foi chrétienne, il sera forcé de voir que le malentendu ne vient pas uniquement de son costume, qu'il devrait changer, pour arriver à convaincre les autres. Contrairement à ce qu'il pouvait d'abord penser, il devra constater que sa situation ne diffère pas tellement de celle des autres, car il s'apercevra de la présence des mêmes obstacles dans les deux camps, sans doute sous des formes différentes.

Chez le croyant tout d'abord, il y a la menace du doute qui, dans des moments de tentation, fait

¹ H. Cox, *La cité séculière*, Paris, 1968.

apparaître brutalement la fragilité de ce qu'il croyait être l'évidence. Prenons quelques exemples : Voici Thérèse de Lisieux, sainte si aimable et apparemment d'une simplicité sans problème. Elle avait grandi dans une atmosphère religieuse à l'abri de tout danger. Du début à la fin, son existence était entièrement imprégnée, jusque dans les moindres détails, de la foi de l'Église, au point que le monde de l'invisible était devenu une partie de sa vie quotidienne, ou plutôt qu'elle y vivait constamment et qu'elle semblait pouvoir le toucher; impossible d'imaginer la sainte sans lui. Pour elle, la « religion » était une donnée naturelle de son existence; elle en usait comme nous autres nous pouvons user des réalités concrètes de notre vie. Or voilà que, précisément, elle qui paraissait parfaitement abritée et assurée, elle nous a laissé sur les dernières semaines de sa passion, des révélations bouleversantes. Ses propres sœurs en furent tellement effrayées qu'elles jugèrent bon d'en atténuer l'expression dans les écrits qu'elle a laissés. Il a fallu attendre les éditions nouvelles du texte original, pour connaître des phrases comme celle-ci : « Des pensées, telles que les pires matérialistes peuvent en avoir, m'assaillent. » Son esprit est pressé par tous les arguments possibles contre la foi. Elle paraît en avoir perdu tout sentiment; elle se sent enfoncée dans la « peau des pécheurs² ». Autrement dit : dans un monde qui a toutes les apparences de sécurité, un homme aperçoit subitement le gouffre béant sous le solide appareil, étayé par les vérités conventionnelles. Dans une telle situation, des questions éventuellement controversées - par exemple l'Assomption ou le nouveau style de la confession - deviennent tout à fait secondaires. La question du tout ou du rien se pose alors; c'est l'unique alternative. Et nulle part n'apparaît un point solide, où l'on pourrait se raccrocher dans cette chute précipitée. Partout où le regard se porte, il ne peut voir que l'abîme sans fond du néant.

Paul Claudel a dépeint cette condition du croyant, dans une image grandiose et suggestive, à la première scène du « Soulier de Satin ». Un missionnaire Jésuite, frère du héros Rodrigue, cet homme mondain, cet aventurier errant et oscillant

² M. MOREE, « La table des pécheurs », dans *Dieu vivant*, n° 24, pp. 13-104. - Morée se réfère surtout aux Enquêtes et Publications de A. Combes; cf. en particulier : Le problème de l'« Histoire d'une âme » et des œuvres complètes de sainte Thérèse de Lisieux, Paris, 1950.

sans cesse entre Dieu et le monde, apparaît comme un naufragé sur la scène. Son bateau a été coulé par les pirates; lui-même, attaché à un tronçon du grand mât, flotte sur les vagues déchaînées de l'océan³. Son dernier monologue ouvre la pièce : « Seigneur, je Vous remercie de m'avoir ainsi attaché! Et parfois il m'est arrivé de trouver vos commandements pénibles, et ma volonté en présence de votre règle perplexe, rétive. Mais aujourd'hui il n'y a pas moyen d'être plus serré à Vous que je ne le suis et j'ai beau vérifier chacun de mes membres, il n'y en a plus un seul qui de Vous soit capable de s'écarter si peu. Et c'est vrai que je suis attaché à la croix, mais la croix où je suis n'est plus attachée à rien. Elle flotte sur la mer⁴. »

Attaché à la croix; mais la croix n'est plus attachée à rien, elle flotte sur l'abîme. Cette image reproduit, on ne peut mieux, la condition du croyant. Seule une simple planche ballottée sur le néant paraît le retenir, et il semble que l'on puisse déjà prévoir le moment où il sera fatalement englouti dans les flots. Oui, une simple planche le rattache à Dieu, mais, il faut le dire, elle le rattache à Lui indéfectiblement ; il sait que ce bois est finalement plus fort que le néant qui bouillonne au-dessous, dont la puissance cependant demeure une menace permanente du présent.

Cette image présente encore une autre dimension, qui me paraît d'ailleurs plus importante. Car ce Jésuite n'est pas seul. En lui transparait en quelque sorte le destin de Rodrigue; en lui est présent le destin de ce frère mécréant qui a tourné le dos à Dieu, parce qu'il s'est imaginé que son affaire n'est pas d'attendre, mais « de conquérir et de posséder... comme s'il pouvait être ailleurs que là où Vous êtes ».

Nous ne suivrons pas Claudel dans les méandres de son poème et nous ne poursuivrons pas l'entrelacement des destinées apparemment opposées, dont le poète se sert comme fil conducteur, jusqu'au moment où la destinée du conquérant Rodrigue rejoint celle de son frère Jésuite : esclave, échoué

³ Cela rappelle, de manière frappante, le texte de la Sagesse 10, 4, qui a pris tant d'importance dans la théologie de la croix du christianisme primitif : « La terre submergée, c'est la Sagesse qui la sauva, en dirigeant le juste à travers les flots sur un bois sans valeur. » - Pour l'utilisation de ce texte dans la théologie patristique, cf. H. RAHNÏR, *Symbole der Kirche*, Salzburg, 1964, pp. 504-547.

⁴ P. CLAUDEL, « Soulier de Satin », *Théâtre*, t. II, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1956, pp. 652-653.

sur un bateau, il peut s'estimer heureux quand une vieille nonne le prend avec elle comme une vile denrée, avec des chaudrons fêlés et de vieux chiffons qu'elle était venue glaner. Revenons plutôt à notre propre situation pour dire : si le croyant ne peut exercer sa foi que sur l'océan du néant, de la tentation et du doute, si cet océan de l'incertitude est le seul endroit où il puisse l'exercer, l'incroyant, à son tour, a lui aussi ses problèmes; ce serait une erreur de le considérer simplement comme un homme qui n'a pas la foi. Comme nous avons trouvé le croyant accablé de problèmes, continuellement menacé de chute dans le vide, ainsi nous serons amenés à constater l'enchevêtrement des destinées humaines dans le cas de l'incroyant : il est loin de pouvoir mener une existence exempte de trouble. En effet, malgré sa fière attitude de pur positiviste, débarrassé depuis longtemps de toute tentation de spéculation métaphysique, ne jurant que par les certitudes sensibles, il ne pourra jamais se débarrasser de la question lancinante qui est de savoir si en définitive le positivisme est la vérité. Ce qui arrive au croyant, aux prises avec les flots du doute, arrive également à l'incroyant, qui éprouve le doute de son incroyance; il ne peut affirmer que cet univers visible, qu'il décrète être le Tout, constitue vraiment tout le réel. Il ne sera jamais entièrement certain du caractère clos de ce monde visible qui embrasse, selon lui, la réalité totale; il restera toujours tenaillé par le problème de la foi qui est peut-être quand même l'expression de la réalité. Ainsi donc le croyant sera toujours menacé par l'incroyance et l'incroyant sera toujours menacé par la foi et la tentation au sujet de son monde sensible qu'il croit définitivement clos. Il est impossible d'éluder le dilemme de la condition humaine. Celui qui veut échapper à l'incertitude de la foi tombera dans l'incertitude de l'incroyance, car en dernière analyse il sera toujours incertain en face du problème de la foi. C'est dans le refus de la foi qu'apparaît l'impossibilité du refus de la foi. Il sera peut-être intéressant, à ce propos, d'écouter une histoire juive, notée par Martin Buber; elle permettra de mettre en lumière ce dilemme de la condition humaine : « Un rationaliste, homme très instruit, qui avait entendu parler du Berditschever, était venu le trouver pour discuter avec lui, dans l'intention de réfuter ses preuves en faveur de la foi. En entrant dans la chambre du Zaddik, il le trouva, un livre à la main, allant et venant, abîmé dans une méditation profonde. D'abord le Zaddik ne fit aucunement attention à cet hôte; finalement il s'arrêta devant lui et le regardant furtivement, il

lui dit : « Mais peut-être cela est-il vrai » Le savant essaya en vain de se ressaisir, ses genoux se mirent à trembler, tellement le Zaddik était effrayant à voir, tellement ses paroles étaient effrayantes à entendre. Alors le rabbi Levi Iizchak se tourna vers lui et lui dit calmement : « Mon fils, les Grands de la Thora, avec qui tu as discuté, ont perdu leur temps, car tu es parti avec un sourire moqueur. Ils n'ont pas pu « étaler sur la table » la preuve péremptoire de Dieu et de son royaume. Moi non plus, je ne le pourrai pas. Cependant, mon fils, réfléchis bien, peut-être cela est-il vrai. » Le rationaliste essaya de répliquer de son mieux, mais l'écho répété de ce « peut-être » finit par emporter sa résistance⁵. Nous tenons là, me semble-t-il, - malgré l'étrangeté du cadre - une description très précise de la situation de l'homme en face du problème de Dieu. Personne n'est capable de fournir une preuve mathématique de Dieu et de son royaume; le croyant lui-même en est incapable pour son propre usage. Mais l'incroyant aura beau vouloir y trouver une justification, il n'échappera pas à cet inquiétant « peut-être cela est-il vrai ! » Voilà l'inévitable pierre d'achoppement sur laquelle il butera fatalement et qui lui fera expérimenter l'impossibilité de refuser la foi dans le refus lui-même. Autrement dit, le croyant comme l'incroyant, chacun à sa manière, connaîtra le doute *et* la foi, s'ils ne cherchent pas à se faire illusion à eux-mêmes et à se dissimuler la vérité de leur être. Personne ne peut échapper entièrement à la foi ; chez l'un la foi sera présente *contre* le doute, chez l'autre, *grâce* au doute et *sous la forme* du doute. C'est une loi fondamentale de la destinée humaine, qu'elle réalise son existence dans cette dialectique permanente entre le doute et la foi, entre la tentation et la certitude. De cette façon, le doute, qui empêche l'un et l'autre de se claquemurer dans leur tour d'ivoire, pourrait devenir un lieu de communion. Loin de se replier sur eux-mêmes, ils y trouveront une occasion d'ouverture réciproque. Le croyant partagera ainsi la destinée de l'incroyant, et celui-ci, grâce au doute, ressentira le défi lancé inexorablement par la foi.

II. LE SAUT DE LA FOI ESQUISSE PROVISoire DE LA NATURE DE LA FOI

Ces réflexions nous montrent que le symbole du clown incompris et des villageois insouciantes n'est pas pleinement satisfaisant pour caractériser les

⁵ M. BUBER, *Werke*, III, München-Heidelberg, 1963, p. 348.

rapports entre la foi et l'incroyance dans notre monde moderne. Cependant, il faut l'admettre, il exprime un problème spécifique de la foi d'aujourd'hui. En effet, la question fondamentale qu'une introduction à la foi chrétienne doit chercher à élucider et qui est de savoir ce que signifie la profession de foi, cette question se pose à nous avec une détermination temporelle bien précise. Compte tenu de notre sens de l'histoire, qui affecte la conscience que nous avons de nous-mêmes et notre façon de comprendre l'homme, la question ne peut se poser que sous cette forme : quelle est la signification de la profession de foi « je crois » *aujourd'hui*, dans la perspective de notre vie moderne et de notre attitude actuelle devant le réel dans son ensemble ?

Par là, nous abordons l'analyse du Symbole des Apôtres, qui servira de fil conducteur à toutes nos réflexions. Par son origine, en effet, ce texte vise à être une introduction à la foi chrétienne et un résumé de ses vérités essentielles. Il commence de façon symptomatique par les mots : « Je crois. » Nous ne donnerons pas pour l'instant l'explication de ce mot *credo* à partir de son contexte; et nous ne dirons pas encore pourquoi cet énoncé fondamental « Je crois » se présente à nous dans une formule stéréotypée, en liaison avec un contenu bien délimité et élaboré en fonction du culte. Cette double relation à un cadre cultuel et à un contenu défini influe, il est vrai, sur le sens de ce petit mot *credo*, de même que ce mot, à son tour, porte toute la suite et le cadre cultuel lui-même, en les marquant de son empreinte. Cependant nous laisserons pour l'instant cet aspect particulier, et nous poserons la question d'une manière plus radicale et plus fondamentale : quel est le sens de cette attitude chrétienne, qui trouve son expression originelle dans le verbe *credo* et qui fait - cela ne va nullement de soi - que l'essence du christianisme soit une « foi ». Sans trop réfléchir, nous supposons communément que « religion » et « foi » sont synonymes, et que chaque religion pourrait être définie comme une « foi ». En réalité, cela n'est exact que dans une mesure très limitée. La plupart des religions se dénomment autrement et possèdent un autre centre de gravité. Ainsi l'Ancien Testament, dans sa totalité, s'est désigné, non pas avec le concept de « foi » mais avec celui de « loi ». Sa religion est avant tout une règle de vie, sans exclure toutefois l'acte de foi, qui gagne de plus en plus en importance. La religiosité romaine, de son côté, a compris la « religion » comme une observance de rites et de coutumes. Pour elle, il n'est pas essentiel de poser un acte de foi au surnaturel.

Cet acte peut faire entièrement défaut, sans entraîner l'infidélité à cette religion. Essentiellement constituée par un système de rites, la seule chose qui importe, c'est l'observance scrupuleuse de ces rites. On pourrait ainsi parcourir toute l'histoire des religions. Ces quelques indications suffisent à montrer l'originalité de la religion chrétienne qui s'exprime essentiellement par le mot *Credo* et qui traduit sa prise de position vis-à-vis de la réalité par une attitude de foi. Aussi sommes-nous amenés à poser la question avec plus d'insistance : quel est le sens de cette attitude de foi; d'où vient que nous ayons tant de mal à insérer notre Moi personnel dans ce « Je crois » ? D'où vient qu'il nous paraisse presque impossible d'identifier notre « Je » d'aujourd'hui - « Je » absolument irréductible à celui d'autrui - avec ce « Je » du *Credo*, que des générations antérieures ont fixé et formulé ?

Ne nous leurrions pas : s'incorporer dans ce « Je » du Symbole, transformer le « Je » schématique de cette formule en un « Je » personnel et vivant, cela a toujours été une entreprise dramatique et presque irréalisable. Bien souvent, durant ce processus, au lieu de pouvoir animer ce schéma par notre chair et notre sang, c'est notre « Je » vivant qui a été changé en schéma. Peut-être éprouverons-nous, chrétiens d'aujourd'hui, de l'envie, en entendant faire l'éloge des gens du Moyen Age, qui paraissaient être tous d'excellents croyants. Il sera bon alors de jeter un coup d'œil dans les coulisses, à la lumière de la recherche historique actuelle. Nous verrons alors, à cette époque déjà, que la grande masse ne faisaient que suivre en troupeau, et que le nombre de ceux qui étaient véritablement entrés dans le mouvement profond de la foi se réduisait à très peu. Nous verrons que pour beaucoup la foi était un ensemble de formes de vie, données au départ, plus propre à leur cacher l'aventure exaltante de la foi, qu'à la découvrir à leurs yeux. La raison? C'est qu'un abîme infini sépare Dieu de l'homme; de par sa nature, l'homme ne peut apercevoir que ce qui n'est pas Dieu. De ce fait, Dieu est essentiellement invisible à l'homme, il se trouve et se trouvera toujours en dehors de son champ de vision. Cette affirmation fondamentale de la Bible, qui oppose le Dieu invisible aux dieux visibles, constitue simultanément et même en premier lieu une affirmation sur l'homme : celui-ci est l'être qui voit, l'être dont l'espace vital semble défini par l'espace même de sa vue et de son toucher. Or Dieu ne paraît pas et ne paraîtra jamais dans cet espace, quelque dimension que prenne ce dernier. Il est très important, à mon avis, que le principe de cette affirmation ait

été formulé dans l'Ancien Testament : Dieu n'est pas seulement l'Être qui *hic et nunc* se trouve en dehors de notre champ de vision, mais Celui qui est essentiellement en dehors et le restera toujours, si étendu que devienne notre champ de vision.

Nous trouvons là un premier aspect de l'attitude exprimée par le mot *Credo*. Cela veut dire que l'homme ne considère pas la vue, l'ouïe et le toucher comme la totalité de ce qui le concerne; qu'il ne pense pas que l'espace de son monde soit délimité par sa vue et son toucher; qu'il cherche une deuxième forme d'accès au réel, appelée précisément foi, dans laquelle il découvre même, de façon décisive, sa vraie vision du monde. S'il en est ainsi, le petit mot « Credo » renferme une option fondamentale à l'égard de la réalité en tant que telle. Il ne vise pas à exprimer telle ou telle vérité, il indique une prise de position en face de l'être, de l'existence, de sa propre réalité et de la réalité totale. Il affirme que l'invisible, inaccessible par principe à notre vue, loin d'être irréel constitue au contraire la véritable réalité, fondement et racine de toutes les autres réalités. Il affirme que cette cause universelle est aussi ce qui confère à l'homme une existence proprement humaine, ce qui rend possible l'homme comme tel, comme être humain. Autrement dit, croire, c'est admettre qu'au plus intime de l'homme existe un point qui n'entre pas dans la catégorie de la vue et du toucher, un point tangent à l'invisible, servant de point de jonction entre l'homme et lui, absolument indispensable à sa vie.

Or une telle attitude exige ce que la Bible appelle un « retournement », une conversion. La pesanteur naturelle entraîne l'homme vers le visible, le tangible. Il lui faut se retourner intérieurement pour constater combien il passe à côté de ce qui fait son être propre, s'il suit sa propre pesanteur. Il lui faut se retourner, pour reconnaître combien il est aveugle, s'il se fie uniquement à ses yeux corporels. Sans ce retournement de son existence, sans cette opposition à la pesanteur naturelle, la foi ne saurait exister. Oui, la foi est la conversion, dans laquelle l'homme découvre qu'il poursuit une chimère s'il se confie au seul tangible. Et voilà la raison profonde pourquoi la foi n'est pas au bout d'une démonstration. Il faut un retournement de l'être, condition *sine qua non*, pour la recevoir. Et parce que notre pesanteur nous entraîne sans cesse ailleurs, notre foi doit se renouveler sans cesse. Seule une conversion de tous les jours et de toute la vie nous fera comprendre la signification du « Je crois ».

On réalise dès lors aisément que la difficulté, voire l'apparente impossibilité de croire n'est pas seulement due aux conditions historiques de notre temps, mais que la foi a représenté de tout temps - peut-être d'une manière plus voilée et moins discernable - un saut par-dessus un abîme immense. Depuis toujours, la foi apparaît comme une rupture, comme un bond aventureux hors du monde tangible, parce qu'elle comporte toujours un risque, en pariant pour la réalité de l'invisible. Jamais la foi n'a été une attitude découlant automatiquement de la nature humaine; toujours elle a exigé une décision engageant la profondeur de l'être, toujours elle a exigé la conversion de l'homme, qui ne peut s'opérer que par une libre détermination.

III. LE DILEMME DE LA FOI DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Après cette première constatation, il nous faut réfléchir à une autre difficulté de croire, qui se présente à nous aujourd'hui avec une acuité particulière. Au gouffre qui sépare « visible » et « invi-